

Mathilde Larrère, histoire commune

A l'université et sur Twitter, l'historienne féministe lutte contre le «grand roman national» et s'attaque, avec trois coauteurs, aux spectacles du Puy du Fou.

A quelques encablures de la Seine et du marché d'Aligre à Paris, on entre dans l'appartement de Mathilde Larrère comme on entrerait dans sa tête, dans un monde où Rosa Luxemburg serait la coloc du baron Haussmann. Sur les murs écarlates, des clichés de graffitis politiques côtoient des affiches de la Commune et des miniatures de Frida Kahlo ou Angela Davis. Au milieu s'agite la maîtresse de conférences à l'université Paris-Est-Marne-la-Vallée, et surtout signataire de tweets historico-engagés qui l'ont révélée au grand public. Juvénile et pimpante, la quinquagénaire, spécialiste de l'histoire sociale du XIXe siècle, est intarissable dès qu'il s'agit de raconter une histoire ou de partager une leçon de militantisme. «C'est mon bureau et mon cabinet de curiosités», confesse la semi-héritière et semi-locataire de l'appartement de ses grands-parents, après leur départ du château de Versailles où son grand-père était conservateur des archives des Yvelines. Une enfance à courir dans les grandes écuries royales et à fureter dans les vieux papelards et les couloirs du château, forcément ça pèse quand il s'agit de choisir entre des études de lettres ou d'histoire.

Elle, qui clamait à 8 ans «nous, on est de gauche !» et incarne par excellence l'intellectuelle féministe engagée, ne s'est pas faite toute seule. «Elle est devenue rebelle sur le tard. Avant, elle était plus tranquille, je la pensais plutôt PS», raconte sa mère Catherine Larrère, grande voix de la pensée écologique. Chez les Larrère, rien ne se perd, rien ne se crée mais tout se transmet. Comme cette anecdote selon laquelle c'est grâce à la charité des Rothschild que papy a pu devenir archiviste – pour remercier bonne-maman qui avait recueilli leur toutou dans une église pendant la drôle de guerre. Ironique quand on sait la passion laïcarde de ses aïeux.

A l'entendre raconter sa grand-mère philosophe, ses parents ex-maoïstes, amis avec les intellectuels Benny Lévy, Sylvain Lazarus et Alain Badiou, on saisit ce que signifient avoir le cerveau à gauche et la révolution dans les veines. Côté maternel – une lignée d'horlogers déjà sous Louis XIV – et paternel – des paysans et syndicalistes landais –, on nage dans un bouillon de culture captivant. L'un des cofondateurs de la SFIO, directeur de la Monnaie de Paris et figure de la Commune, Zéphirin Camélinat, n'est autre que son arrière-grand-oncle.

Pour «l'historienne militante», l'histoire n'est jamais neutre, ni la sienne ni celle des luttes qu'elle étudie. A l'image des pionniers Maurice Agulhon ou Michelle Perrot, qu'elle admire, «il fallait être militant à la base pour travailler sur ces femmes, ces ouvriers, ces dominés». En amphi et sur les réseaux, l'ancienne cavalière mène un combat contre la fachosphère prompt à s'inventer un «roman national» faussement dépolitisé. Mais pas que... Elle garantit ne pas hésiter «à reprendre [son] propre camp quand il se trompe». Son camp, c'est celui de La France insoumise, et ses amis, nombre de militantes féministes comme la députée communiste Elsa Faucillon et l'historienne – et binôme de travail – Laurence de Cock.

Mathilde Larrère a d'ailleurs grenouillé un temps dans les bureaux parisiens du Parti de gauche, mais leur version de la Révolution française ne l'a pas séduite. «Pour ça et pour son manque d'horizontalité», elle a quitté le navire mais reste pro-Mélenchon, plus que ses parents définitivement écolos. Pour la troisième fois contre un Le Pen, elle s'apprête sans sourciller à mettre dans l'urne le nom de son adversaire. «Mes privilèges m'obligent à prendre mes responsabilités, au nom de toutes les victimes potentielles de Le Pen si elle passait.»

Lové sur un clavier d'ordinateur, le chat Thémis (déesse de la justice) ronronne au milieu des livres où trône le Puy du faux, dernier en date, fruit d'une enquête menée avec trois historiens pour torpiller les mensonges du parc vendéen. «Les manipulations de l'histoire par l'extrême droite sont bien plus dangereuses que celles de la gauche», s'alarme celle pour qui vulgariser est une nécessité dans la bataille des idées. Sur Twitter, vigie de l'histoire ou passionaria tatillonne, elle traite Valls de crétin en 2016 lorsqu'il se sert de Marianne pour critiquer le burkini, et reprend Sarkozy quand il se lance sur «nos ancêtres les Gaulois». «J'ai l'impression de parler à une bande de potes mais j'oublie que je suis lue par plus de 100 000 internautes, dont pas mal d'ennemis.» Ses tweets sur les suffragettes ou les communards lui demandent parfois des journées entières de travail.

Normalienne, major à l'agrég et ancienne thésarde du «mandarin» Alain Corbin qui se rappelle «une étudiante brillante, agréable et bonne compagne», Mathilde Larrère n'a pas de souci de légitimité, surtout pas quand le philosophe Raphaël Enthoven l'interpelle sur son niveau de diplôme. Titulaire de son poste, sans charge domestique à part un chat et un grand fils qu'elle a élevé seule, elle se sent libre et assume l'avantage d'être une femme blanche et bourgeoise pour donner de la voix. «Quand les critiques viennent de militants antiracistes, là ça me touche», admet-elle. Pour désamorcer la surenchère, elle opte pour le sourire et la pirouette, et évite au maximum de sortir de sa spécialité, sauf pour défendre une internaute victime de discrimination sexiste, «quel que soit son bord politique», sororité oblige.

La sortie du Puy du faux a été suivie d'un bon shitstorm, entre appels au bûcher ou à l'empalement tout droit sortis du Moyen Âge et attaques du Printemps républicain ou de polémistes associés à l'extrême droite comme Mathieu Bock-Coté sur CNews. «Ça a rarement été aussi violent, mais on a réussi à éviter le procès», relativise-t-elle, convaincue mais pas étonnée d'avoir «touché un point sensible» en s'attaquant au monument politique de Philippe de Villiers. A gauche, les internautes universitaires ont moins critiqué le fond que la méthodologie des historiens, qui laisserait à désirer alors même que c'est le reproche adressé aux spectacles mis en cause.

Entre l'enseignement, les chroniques dans les médias, les livres et – de moins en moins, selon certains collègues – les publications scientifiques, «elle considère la diffusion du savoir comme partie prenante de sa mission, et bouscule un milieu qui se pose moins la question de son rôle social», analyse l'ami historien Guillaume Mazeau. Il pointe une position plutôt isolée dans un milieu un peu pépère. «On peut être en désaccord politique avec elle, même sur le plan historique, mais elle ne transige pas sur la méthodologie», assure-t-il.

Les journées à potasser en solo ou investir la Toile sont parfois longues pour elle qui aime travailler dans le collectif. Peu d'amis non militants, encore moins de droite, peu de vacances ou de loisirs à part le cinéma ou la rando. «J'ai du mal à décrocher», soupire-t-elle. Sur l'écran d'ordinateur, l'oisillon gazouille. Fin de la récré.

19 octobre 1970 Naissance à Paris.

2000 Thèse sur la Garde nationale de Paris.

2013 Inscription sur Twitter.

2020 Rage Against the Machism (éd. du Détour).

2022 Le Puy du faux (éd. les Arènes).